

Trépassés/dépassés

Les affamés et Répertoire des villes disparues

Apolline Caron-Ottavi

Number 191, June 2019

Les nouveaux territoires du cinéma québécois

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91660ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caron-Ottavi, A. (2019). Trépassés/dépassés : *Les affamés et Répertoire des villes disparues*. *24 images*, (191), 26–31.

Trépassés/ dépassés

*Les affamés et Répertoire
des villes disparues*

PAR APOLLINE CARON-OTTAVI



→ Les affamés de Robin Aubert (2017)

Quand le cinéma de fiction ressuscite les morts pour mieux repenser l'identité et le territoire.



Il y a deux ans déjà, Robin Aubert faisait entrer les zombies dans le cinéma québécois. Ses *Affamés* participaient d'un retour massif, depuis les années 2000, de la figure romérienne sur les écrans, petits ou grands, en Amérique du Nord mais aussi en Europe¹. Cependant, le film de Aubert ne céda pas à la tentation de pasticher les productions états-uniennes. Profondément ancré dans le territoire québécois, avec ses forêts d'épinettes à perte de vue et sa langue vernaculaire, *Les affamés* est un film qui réinvente à sa façon le mort-vivant.

De fait, celui-ci semble doté d'une vie propre, qui consiste notamment à ériger des montagnes d'objets issus du consumérisme ambiant, qu'ils s'agissent de jouets, de chaises ou autres. Une pratique qui redonne une forme de gratuité (y compris esthétique) à l'objet, ou encore l'apparence d'un don commun – on pourrait même penser à la pratique traditionnelle du partage dans le potlatch autochtone. Si les zombies de Romero affluaient vers la zone commerciale par une sorte de réflexe enfoui dû à leur vie antérieure de consommateurs (*Dawn of the Dead*), ceux de Aubert semblent au contraire mettre en scène *consciemment* ces déchets indestructibles de notre société. Ils les encerclent, leur redonnant une valeur et une existence, mais effectuant aussi une sorte de démonstration à l'égard des vivants. Une façon de les culpabiliser...

Les affamés aborde ainsi le lien perdu entre l'homme et son environnement. Les vivants, épars dans l'immensité du paysage, tentent non seulement de recréer un tissu social, mais aussi de réapprendre à vivre dans la nature, dès qu'ils quittent leurs voitures ou le tracé rassurant des grandes routes droites : traverser un champ, explorer un bois, marcher sans bruit, être aux aguets. Et certaines images n'ont pas besoin de morts-vivants pour être angoissantes : une vache hagarde au bord d'une route, un cheval au galop dans un sous-bois...

Un retour inattendu à une forme de spiritualité s'opère donc chez les zombies de Aubert, renvoyant aux vivants un reflet inquiétant à travers les rituels quasi chamaniques qui entourent leurs mystérieuses pyramides d'objets. Ils s'emparent du territoire et le « nettoient » en quelque sorte d'une présence humaine devenue trop envahissante, et ce, à travers un rituel collectif.

Cette année, par un tout autre chemin formel et narratif, l'apparition de revenants est également l'occasion d'un retour à la spiritualité dans le nouveau film de Denis Côté. *Répertoire des villes disparues* n'est pas à proprement parler un « film d'horreur », mais il est néanmoins empreint de surnaturel, une part que Denis Côté a ajouté au roman éponyme de Laurence Olivier qui a inspiré son film.

Le film se déroule lui aussi dans un territoire rural partiellement déserté, loin des grands centres urbains. Ici, les morts viennent hanter les vivants en imposant leur

présence fantomatique dans le paysage, de façon muette et immobile, sans agressivité mais sans bonhomie non plus. Le phénomène est partout, mais touche avant tout la campagne : si dans *Les affamés*, il faut s'enfoncer toujours plus profond dans les grands espaces pour chercher refuge, dans *Répertoire des villes disparues*, certains songent au contraire à se rapprocher des grandes villes pour éviter ces envahisseurs d'outre-tombe.

Car la région est bien le personnage au cœur du film de Denis Côté. Une région dépeuplée, *habitée* parfois par un sentiment d'abandon mais au microcosme tissé serré, comme le clame du moins la mairesse, surtout après le décès d'un jeune homme, Simon, dans un terrible « accident » (le doute plane quant à la possibilité d'un suicide).

La peur de l'autre est d'autant plus vive qu'elle s'ancre dans la disparition du terreau spirituel du lieu, la perte d'un patrimoine local qui s'est estompé.

Le film s'ouvre sur le crash de la voiture, et sur l'apparition de quatre enfants qui se précipitent au chevet du défunt, déguisés à la façon terrifiante des enfants d'autrefois à la Toussaint, la fête des morts... Et on découvrira plus tard qu'ils sont bel et bien les revenants d'une autre époque. Les villageois font face à *leurs* morts, et peut-être plus généralement aux silhouettes venues d'autres « mondes », plus anciens, qui ont occupé le territoire avant eux.

À cette vision d'un autre temps à la connotation païenne se mêle celle d'un pays qui a enfoui son passé catholique², à l'image de ces statues de vierges remisées dans un coin de l'abri de jardin où le corps de Simon est placé en attendant le dégel. Ce refoulé revient au grand galop lorsqu'une psychologue, musulmane voilée, venue des centres urbains cosmopolites, fait irruption pour aider la communauté à surmonter le deuil. Elle est évidemment accueillie froidement : la peur de l'autre est d'autant plus vive qu'elle s'ancre dans la disparition du terreau spirituel du lieu, la perte d'un patrimoine local qui s'est estompé. Une forme de « déterritorialisation », pour reprendre le terme de Deleuze et Guattari, peut-être d'autant plus anxiogène pour ceux qui la vivent qu'elle les touche



↑ **Les affamés** de Robin Aubert (2017)



↑ **Répertoire des villes disparues** de Denis Côté (2019) →

en tant qu'occupants somme toute récents d'un territoire qui fut déjà déterritorialisé du temps de sa colonisation.

Dans le film de Robin Aubert comme dans celui de Denis Côté, une autre figure fantomatique côtoie d'ailleurs celle des morts-vivants : la mine abandonnée, ancien foyer vital d'une province désormais à bout de souffle, la raison industrielle, originelle mais désormais fanée, de l'« occupation du sol ». La mère de Simon tente de trouver des réponses à la mort de son fils sur son lieu de travail : un immense chantier de nuit, sur lequel elle n'avait jamais mis les pieds, et où elle interroge un ouvrier qui n'est pas du coin sur la possibilité d'un autre monde. La mine « identitaire » de la ville a fait place à un lieu que l'on ne connaît plus, parcouru par des travailleurs détachés. Mais c'est pourtant là qu'elle se rend, en quête d'une spiritualité qui a déserté le quotidien familial.

Les morts réapparaissent donc comme s'ils cherchaient à alerter les vivants non seulement sur les risques de leur isolement et de leur repli sur eux-mêmes, mais aussi sur les dangers d'oublier d'où l'on vient, qui l'on est, seule façon d'être capable de se tourner vers l'extérieur. C'est ainsi que celle qui avait peur tout le temps, le personnage marginal et illuminé d'Adèle (portée par la formidable présence de Larissa Corriveau), est pourtant celle qui finira par être en paix dans ce nouvel ordre du monde : telle, là encore, une sorte de chamane, en contact direct avec les esprits, elle se mettra à léviter, plutôt que de passer d'un côté ou de l'autre, celui des morts – « trépassés », ou celui des vivants – « dépassés ».

Dans *Répertoire des villes disparues* comme dans *Les affamés*, deux films pourtant bien différents, les morts rappellent les vivants à leur conscience. Qu'il s'agisse du rapport à la nature et à la culture ou du rapport au passé et à l'histoire, ils semblent forcés de donner l'alerte (par des hurlements soudains chez Aubert, par des regards fixes chez Côté), dans un monde pétri de certitudes et pourtant désespérément privé de sens.

1. Citons par exemple le très intéressant *La nuit a dévoré le monde* du cinéaste français Dominique Roché.
2. On sait que le processus de « sortie de la religion », comme l'a appelé le philosophe français Marcel Gauchet, a été aussi tardif que brutal au Québec.